

LES CELTES

Cet ouvrage est publié avec le concours
du Centre national du livre

Direction littéraire : Judith Simony

Édition : Anne Jouve

Illustrations : Julie Borgese

Cartes : © Légendes Cartographie / Éditions Tallandier, 2026

Correction : Anne Mars

© Éditions Tallandier, 2026

7, cité Paradis – 75010 Paris

www.tallandier.com

Sous la direction d'Anne Lehoërff

LES CELTES

Histoire d'une civilisation

Avec Barbara Armbruster, Philippe Barral, Katharina Becker, Veronica Cicolani, Diane Dusseaux, Nathalie Ginoux, Raimon Graells i Fabregat, Eneko Hiriart, Jan Kysela, Armelle Masse, Christophe Moulhérat, Laurent Olivier, Lionel Pernet, Ian Ralston, Joëlle Rolland, Réjane Roure, Coline Ruiz-Darasse et Quentin Sueur

TALLANDIER

INTRODUCTION

La conquête de la civilisation celtique

Les Celtes appartiennent à l'imaginaire collectif autant qu'à l'histoire d'une large partie de l'Europe. Leur nom n'est pas inconnu, mais les réalités qu'il recouvre sont souvent perçues de manière plurielle, confuse et discutable. Les Celtes attirent, intriguent et sont placés au cœur des débats sur les civilisations les plus anciennes, soit pour y être intégrés, soit au contraire pour en être exclus. Marronniers de presse, depuis des décennies, ils font régulièrement la couverture des magazines, de manière plus ou moins sérieuse. « Mystère », « civilisation secrète » ou « méconnue », les termes sont assortis de la promesse d'une « vérité » sur leurs « mœurs » et « coutumes » sur laquelle les publications s'engagent à faire la lumière entre « mythe » et « réalité ». Elles offrent au lecteur une vision que l'on veut nouvelle et vraie de ces « Barbares » pas aussi « sauvages » qu'on aurait pu le penser, même si la supériorité civilisationnelle supposée des Grecs ou des Romains (et plus largement de toute société méditerranéenne) demeure présente en toile de fond. Le dossier iconographique qui accompagne les textes pose quant à lui souvent d'autres biais. Les images peuvent être de nature archéologique (des objets, des sites en cours de fouille, etc.), mais elles incluent en général des tableaux ou des sculptures du XIX^e siècle, esthétiques et anachroniques, qui entraînent immédiatement le lecteur dans un décor faussé, sans que les légendes précisent que l'œuvre rassemble parfois plus de mille cinq cents ans de tenues vestimentaires ou d'équipements guerriers sur un seul homme. Dans le grand Ouest de l'Europe, depuis 1959, s'ajoutent également les aventures dessinées d'un héros dont les péripéties sont connues dans le monde entier et qui a même fini par conquérir les écrans, Astérix. S'il est plutôt associé à la France (et à la Gaule) et non à l'Europe et, s'il n'est évidemment pas le fruit de travaux scientifiques, il participe à la notoriété de cette période, prête à sourire, mais nourrit au passage une image encombrée de stéréotypes que les chercheurs s'évertuent à expliciter et à corriger dans le cadre d'expositions, de conférences ou de publications.

Omniprésents, les Celtes demeurent néanmoins nimbés de flou. Qui sont-ils ? Existient-ils seulement ? D'aucuns en font une composante clé du récit national,

comme dans l'Hexagone en mobilisant en particulier la figure de Vercingétorix au titre de « premier Français », ou plus largement comme ancêtres dans une quête ordinaire des origines. D'autres, à l'inverse, en contestent la validité et l'existence historique, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes. En effet, la remise en cause des Celtes a vu le jour sur les terres les plus occidentales et nord-occidentales d'Europe (Grande-Bretagne, Irlande, Bretagne) où leur mémoire est entretenue de manière particulièrement vivace, y compris dans le cadre de manifestations contemporaines comme des festivals. Une réflexion sur la nature de l'identité celte n'est pas anodine, comme ce fut le cas lors de l'exposition *Celtique ?* qui eut lieu à Rennes (France) en 2022, pour laquelle les archéologues osèrent un légitime point d'interrogation (les scientifiques questionnent, c'est le fondement de leur travail) qui provoqua de virulentes réactions. Il n'était pas question que les Bretons d'aujourd'hui ne soient pas labellisés Celtes, sans débat mais pas sans arrière-pensée sur leur utilisation politique « anté-française » (les origines, encore et toujours...) et teintée de défense « pro-bretonne ».

On pourrait se réjouir de ces agitations ou de ces polémiques autour du passé. On devrait pouvoir le faire car les vrais débats intellectuels sont féconds, y compris en cas de désaccords assortis de quelques ébullitions. On devrait pouvoir car, au terme de deux cents ans d'accumulation extraordinaire de données et d'enquêtes savantes, il devrait exister un cadre de recherche solide et intense sur ces sociétés anciennes. Pourtant, ni la situation française ni la situation européenne en matière de recherche ne portent à une confiance et à un optimisme débordants. Les études sur les sociétés très anciennes de l'Europe, mais qui ne sont pas celles que l'on qualifie ordinairement de préhistoriques (celles du Paléolithique) sont fragiles. Ou plutôt elles sont fragilisées après avoir connu un certain élan à la fin du xx^e siècle sur le terrain de fouille et au sein du monde académique. Les explications sont à rechercher dans deux directions au moins : d'une part, ce que l'on attend aujourd'hui du passé (et en particulier de ces périodes) dans un contexte politique du xxi^e siècle ; d'autre part, ce qui mobilise le monde scientifique, gagné par un certain conservatisme. À partir des années 1970-1980, les études de Protohistoire (Néolithique, Âge du Bronze, Âge du Fer) furent ambitieuses et novatrices, en termes de méthodes et de problématiques. On y faisait (à raison) l'apologie du trou de poteau, affirmant sa valeur (réelle et symbolique) et sa capacité à raconter des mondes disparus n'ayant laissé que des traces fugaces. Le temps des chasses au trésor d'une vieille archéologie éblouie par les beaux objets et par le faste semblait révolu. Les archéologues étaient devenus des professionnels, militant pour qu'une place soit reconnue à des ancêtres demeurés discrets (voire invisibles) pour n'avoir pas écrit eux-mêmes leur histoire ; les sociétés orales anciennes avaient leur place en archéologie comme en anthropologie des périodes récentes. Tous les vestiges, et pas seulement les torques (collier) en or clinquant de tombe princière, étaient

légitimes. Plus encore, les méthodes de laboratoire promettaient de faire parler le moindre pollen ou infime charbon de bois. L'archéologie celtique avait donc toutes les bonnes raisons d'être sereine, portée par cette dynamique. Pourtant, aujourd'hui, alors que les sources ne cessent de s'enrichir, une sorte de repli intellectuel semble s'affirmer qui se traduit dans la place (décroissante) accordée aux postes de spécialistes en Protohistoire et dans le goût retrouvé, jusqu'à l'excès, pour ce qui brille.

UNE PLACE HÉSITANTE DANS L'HISTOIRE DE L'ARCHÉOLOGIE

Dans un tel contexte, une histoire des Celtes a-t-elle un sens ? Quelle perspective proposer et dans quel but ? Comment est-il possible que tant de doutes existent encore sur la civilisation celtique et non sur ses voisines de Méditerranée ou d'Orient ? Pourquoi la légitimité des Celtes est-elle discutée (et parfois contestée) alors que celle des Étrusques semble naturelle ? Quel que soit l'angle sous lequel on considère le sujet, une évidence s'impose : les Celtes sont bien présents dans notre espace mental et visuel. La question centrale n'est pas de savoir s'ils existent, mais ce que le terme recouvre sur le plan historique. En Occident, leur présence la plus ancienne est double : d'une part, ils sont mentionnés dans certains textes antiques, grecs ou romains ; d'autre part, ils se rencontrent sous une forme matérielle faite de traces diverses laissées dans des lieux de vie ou par le biais d'objets que le temps a épargnés, ce qui n'est pas sans soulever des difficultés puisqu'ils ont été pendant longtemps mal datés, précisément parce qu'ils étaient cités dans certaines sources écrites, sans que le monde savant ait alors les moyens de mettre de l'ordre dans les chronologies des mobiliers comme dans celles des lieux de découverte.

Le travail de l'historien consiste précisément à aborder (et parfois affronter) le passé et à tenter d'apporter des explications et des connaissances grâce à l'analyse des sources (quelles qu'elles soient), tout en mobilisant un appareil critique méthodologique et réflexif. Ce questionnement se déploie dans deux directions, qui peuvent être d'ailleurs complémentaires et se nourrir l'une de l'autre : faire émerger de nouveaux sujets ou renouveler l'approche de ceux qui ont déjà une certaine réalité. Pour écrire l'histoire des Celtes, il faut d'abord se pencher sur celle de l'Europe, de sa construction intellectuelle et érudite, mais aussi sur celle de la science historique et de l'archéologie. Si la conscience d'un passé anime les esprits de manière très largement partagée dans le monde et dans toutes les sociétés, la volonté d'en faire un sujet de réflexion et d'histoire date essentiellement, en Europe, de la Renaissance. À compter de cette époque, la relecture des textes antiques fit émerger ou remit au goût du jour un passé gréco-romain que l'on se prit à préférer aux siècles qui venaient de s'écouler (ceux du « Moyen Âge »). C'est ainsi qu'au détour des pages d'Hécatée de Milet ou de Plinie, certains mots (en grec ou en latin)

renvoyaient à des populations que le monde savant chercha à mieux connaître. On lut des écrits et on exhuma des vestiges à l'occasion de travaux, en particulier dans les grandes villes, ou par simple curiosité érudite. Dès le ^{xvi}^e siècle, mais avec plus d'ampleur à compter du ^{xviii}^e, les fouilles archéologiques devinrent des moyens de l'Enquête, même si les méthodes d'alors n'étaient guère comparables à celles d'aujourd'hui. Quand on le pensait judicieux, on mit en regard ce que livrait le sol et ce que les textes racontaient. On collectionna, on observa et on disserta. Certains vestiges du passé suscitèrent un intérêt nouveau. Il pouvait s'agir d'objets, mais également de monuments faisant partie du paysage mais qui n'avaient pas vraiment trouvé de sens au-delà des légendes ou des récits mythiques qui les accompagnaient. En Italie, en France, dans les îles Britanniques, en Scandinavie ou au cœur de l'Europe, on s'intéressa à toute trace qui pouvait prendre place dans une histoire du monde, dans les vitrines des cabinets de curiosité ou les classifications naissantes de la nature et de l'humanité. À l'échelle européenne, les Celtes que les textes mentionnaient ne furent ni au cœur de ces intérêts savants, ni exclus. Ils furent intégrés à cette immense réflexion intellectuelle des Lumières vis-à-vis du monde et du passé, de manière inégale selon les régions. Ils eurent une place là où ils semblaient les plus évidents ou les plus identifiables selon les critères de l'époque, globalement sur les terres les plus nord-occidentales du continent, devenant mineurs ou oubliés dès que des vestiges de l'Antiquité classique étaient présents et que les textes offraient de grands récits. En outre, dans la mesure où le cadre général des chronologies les plus anciennes d'Europe ne fut ébauché que tardivement, à compter du ^{xix}^e siècle et de la naissance de ce que l'on appela alors la Préhistoire, l'histoire de leur connaissance et de leur reconnaissance fut jalonnée d'aléas et de quelques infortunes.

Les Celtes sont ainsi entrés dans l'imaginaire collectif par le biais d'une série d'égarements. Ils ont été nommés durant l'Antiquité classique par des populations qui ont pu les côtoyer, qui les ont affrontés ou ont entretenu des liens de nature variée (commerce, esclavage, alliances diverses) sans nécessairement les comprendre. Les pionniers de l'archéologie qui partirent à leur recherche au ^{xviii}^e et surtout au ^{xix}^e siècle tentèrent d'identifier ce qu'il y avait de plus ancien sur les terres où ils étaient supposés avoir existé en même temps que les Grecs et les Romains, voire avant eux. À l'aube des études qui les concernent, ils endossèrent les habits d'ancêtres et furent regardés sous l'angle des origines, tels les Gaulois en France, les Helvètes en Suisse ou les premiers habitants Outre-manche que les Romains n'avaient même pas été capables de conquérir en totalité.

L'histoire des Celtes commença en Europe occidentale par une erreur de quelque trois mille ans (au minimum), celle du mégalithisme. Difficile en effet d'éviter ces géants présents dans les paysages. Les plus imposants sont constitués de monuments faits de pierres énormes, bien plus grandes que l'homme, et mises en scène :



Merlin l'enchanteur construisant Stonehenge

Illustration de la construction de la phase la plus récente du monument mégalithique de Stonehenge (fin du III^e millénaire avant notre ère) par Merlin l'enchanteur. Miniature extraite du *Roman de Brut*, de Robert Wace, canon de Bayeux, daté du milieu du XIV^e siècle. British Library (MS Egerton 3028), Londres. Photo © From the British Library Archive/Bridgeman Images.

plantées dans le sol, alignées, disposées en cercles, etc. Ces mégalithes sont datés du Néolithique, entre le VI^e et le III^e millénaire environ pour l'Europe. Les spécialistes repoussent sans cesse l'ancienneté du phénomène et la diversité de ses expressions, y compris avec des architectures de terre (élévations, fossés) et de bois. Il n'y a donc aucune chance qu'ils soient datables de l'Âge du Fer, au I^{er} millénaire avant notre ère. Ils furent pourtant identifiés comme tels à l'heure des premiers travaux savants de l'époque moderne, entre les XVI^e et XVIII^e siècles, conduits par exemple par William Stukeley en Angleterre ou par Christophe-Paul de Robien en France. Les mégalithes étaient là, structurant les paysages sans qu'on trouve de notice explicative dans les sources écrites qui faisaient remonter les plus anciennes populations (pré-antiques) aux Celtes. Ils furent donc celtiques, avec des variations de datation ou d'identification selon les régions. Ainsi, en Angleterre, on les relia un temps au Moyen Âge, à la légende arthurienne, et l'une des plus anciennes représentations de Stonehenge proposa même que le monument ait été bâti par Merlin l'enchanteur. Le menhir d'Obélix ne fit que prolonger cette interprétation sympathique mais erronée, contraignant les archéologues à devoir rappeler lors de chaque intervention sur l'Âge du Fer ou le mégalithisme qu'aucun Celte (ou Gaulois) n'a jamais fait commerce (et encore moins de combat) de menhir. En raison de cet héritage, écrire l'histoire des Celtes nécessite, systématiquement, une déconstruction en préambule autant qu'un apport raisonné de connaissances.

LES CELTES, DES « BARBARES » DANS LE JEU DES IDENTITÉS NATIONALES

Au XIX^e siècle, les études sur les Celtes subirent une double influence : d'une part le développement des études scientifiques et de l'archéologie, d'autre part une volonté d'asseoir des identités nationales fortes dans le cadre d'une géopolitique européenne marquée par une reconfiguration des États. En France, les Gaulois furent donc élus meilleurs candidats pour endosser le rôle de peuple originel. Au II^e siècle avant notre ère, Caton l'Ancien en avait fait mention le premier dans *Les Origines de Rome*, un titre évocateur. Les Romains popularisèrent le terme (avec l'immense succès qu'on connaît) pour désigner des femmes et des hommes qui ne s'appelaient pas ainsi et une réalité qui n'existait pas. Les Germains, eux, eurent ce rôle sur les terres de la future Allemagne. Le projet était politique autant qu'historique. On peut également y ajouter l'épanouissement de mouvements artistiques et littéraires florissants dont certaines formes furent particulièrement propices à s'emparer de ce passé, tel le romantisme. Ainsi, en 1809, Chateaubriand, dans *Les Martyrs*, ne fut pas le dernier à se lancer, avec la verve qu'on lui connaît, dans une association sans réserve entre le mégalithisme et le druidisme. Une aspiration à des héros fondateurs ou la recherche d'un mythe de

peuples vaillants, courageux et proches de la nature a connu des précédents au XVIII^e siècle, comme dans la poésie de l'Écossais James Macpherson. Toutefois, les temps révolutionnaires et le siècle qui suivit placèrent au cœur des projets politiques et sociétaux des ancêtres que la science peinait à voir ou ébauchait à peine. On puisa dans un passé mythique pour jouer ce rôle dans l'écriture de ce qu'il convient d'appeler le roman national : Amédée Thierry promut une première fois les Gaulois comme premier peuple de France dans son *Histoire des Gaulois* en 1828 et choisit Vercingétorix comme héros ; Jules Michelet leur accorda une place dans l'antichambre de son *Histoire de France* ; en 1901, Ernest Lavisse entérina cette proposition et en fit un socle des apprentissages scolaires durant des générations. Son *Histoire de France illustrée depuis les origines jusqu'à la Révolution* devint l'incontournable « Petit Lavisse » des écoliers pour des décennies. Dans les années 1860, Napoléon III rechercha activement les Gaulois dans le sol national tout en n'ayant d'yeux que pour le vainqueur, César, à qui il désirait être comparé. La déroute de Sedan fut pourtant son Alésia. Qu'importe, le héros brisé demeure un héros. La III^e République assit en France le statut d'ancêtres des Gaulois tout en se félicitant de la puissance civilisatrice de Rome. La perception du passé et l'écriture de l'histoire se nationalisèrent. En 1901, Camille Jullian livra une biographie de Vercingétorix sous les traits d'un véritable héros national, qui connut un immense succès. Les Celtes, dans une vision européenne, ne furent alors guère d'actualité au milieu des guerres qui secouaient le continent et où chaque nation entendait affirmer son identité au moment où la connaissance d'un passé ancien, antérieur à l'Antiquité, se construisait doucement.

Le XX^e siècle ne fut pas épargné par les tensions, par les guerres et par les débats sur les origines dont l'idolâtrie fut dénoncée par l'historien Marc Bloch. Les Celtes y jouèrent périodiquement un rôle, sous les traits que l'on avait retenus pour eux au XIX^e siècle, essentiellement puisés dans les lectures des textes antiques : bagarreurs, indisciplinés, désunis, guerriers, bruyants, vaillants, courageux, buveurs, ripailleurs, etc. On les accepta même vaincus et, là où ils avaient été conquis, on se réjouit du pouvoir civilisateur de l'envahisseur romain. On voulut voir ce dernier en miroir des puissances colonisant les peuples d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie au nom du progrès et des bienfaits de la civilisation. Les vertus du conquérant étaient universelles, y compris pour l'histoire européenne. En France, le régime de Vichy mobilisa et instrumentalisa les Gaulois, une fois encore. La lutte héroïque contre César était celle des Français de 1940. Comme eux, vaillants, ils avaient su accepter la défaite pour améliorer leur condition. Un discours de janvier 1941 du ministre de l'Agriculture de Vichy, Pierre Caziot, laisse peu de place à l'équivoque : « Nous nous retrouvons après deux millénaires dans la même position que les Gaulois nos pères, et nous souhaitons de tout cœur que, de

l'accord des vainqueurs et des vaincus, naisse enfin la paix européenne qui seule peut sauver le monde. »

Au-delà de l'instrumentalisation particulière du passé, et plus de quatre-vingts ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, à l'heure de débats parfois vifs sur la colonisation (et sur la décolonisation), on s'étonne et on s'interroge parfois de cette (auto)reconnaissance et satisfaction d'avoir été colonisé qui semble persister. La violence et les massacres sont pudiquement tus, comme le nombre de morts pour la seule guerre des Gaules. Le chiffre d'un million donné par Plutarque, et repris par l'historien du ^{xix}^e siècle Karl Julius Beloch, est aujourd'hui estimé supérieur à la réalité, considéré comme le résultat d'une rhétorique d'écriture qui connut un grand succès. L'argument de réfutation des chercheurs actuels, comme Michel Reddé, repose sur le fait que la Gaule n'aurait pas pu connaître un dynamisme aussi rapide dès les premiers siècles de notre ère si elle avait subi de telles pertes approchant celles de la Première Guerre mondiale. Toutefois, si on admet que la population de l'espace de la France actuelle est bien, d'après les estimations actuelles, de 5 à 6 millions avant la Conquête, qu'il n'y eut « que » 700 000 ou 800 000 morts, auxquels il faut ajouter les prisonniers et la population mise en esclavage, c'est tout de même astronomique.

L'ARCHÉOLOGIQUE CELTIQUE CONTEMPORAINE : UNE SCIENCE EUROPÉENNE

Les recherches de la fin du ^{xx}^e siècle ont marqué un tournant important dans les recherches sur les Celtes, amorçant une réelle dimension européenne du sujet. Elles ont permis d'enrichir la connaissance et d'oser de nouveaux questionnements qui faisaient une place à la nuance et à des pensées réflexives. Quelques décennies plus tard, une inflexion s'opère, marquée par un retour d'images de Gaulois coiffés de longues nattes blondes et fiers de leurs yeux bleus, comme aux grandes heures d'Ernest Lavisse. Dans ce contexte de tiraillements entre idéologies et recherches fondamentales, les scientifiques étudient et alertent plus que jamais sur de possibles dérives ou instrumentalisation, bien éloignées de l'histoire qu'ils retracent dans leurs travaux. Et ils ont à cœur de partager les résultats de leurs études.

L'histoire est une science cumulative, nourrie au fil des ans de travaux de toute sorte, de recherches inédites, de découvertes variées, de nouvelles interprétations de sources ou de résultats déjà publiés. L'archéologie joue un rôle essentiel dans ce travail collectif qui se fait au long cours. Plus encore, depuis quelques décennies, la documentation mise au jour a enrichi de manière remarquable les études et les réflexions, invitant à proposer des remises en question de théories anciennes, des interprétations nouvelles, des voies inexplorées d'enquête. Les vestiges découverts

ont augmenté de manière exponentielle grâce à la professionnalisation des pratiques, au développement organisé de l'archéologie préventive (accompagnant les grands travaux d'aménagement) en parallèle des autres chantiers académiques et à des méthodologies innovantes. Si ces progrès concernent toutes les périodes (y compris les périodes contemporaines), la connaissance de l'Âge du Fer a largement bénéficié de ces mutations récentes au sein de l'archéologie.

Les principales terminologies (ou chronotypes) en usage encore aujourd'hui voient le jour en 1836 au Danemark, sous la plume de Christian Jürgensen Thomsen, premier directeur du musée de Copenhague : Âge de la Pierre, Âge du Bronze, Âge du Fer. La science archéologique, pionnière et tournée vers un passé très ancien, est donc européenne. Au fil des découvertes, la tripartition (ou système des trois âges) de Thomsen s'avéra insuffisante pour mieux définir ces sociétés, ajouter de la nuance, établir des subdivisions plus fines, allonger le temps pour rendre compte de l'histoire de l'humanité.

Les premières études scientifiques sur le monde celtique sont datables de la fin du XIX^e siècle, au moment où se structure l'archéologie moderne. Les travaux se concentrèrent alors sur quelques sites majeurs et plus particulièrement sur des sites d'ampleur comme les *oppida*, les grands habitats de la fin de La Tène (V^e-I^{er} siècle avant notre ère), ainsi que sur certains lieux mentionnés dans les textes antiques. Néanmoins, dans le nord et dans le nord-ouest de l'Europe, les fouilles et les études se firent de manière indépendante, hors des textes qui ne mentionnaient pas ces populations de l'Âge du Fer. Jusque dans les années 1860, dans une large partie de l'Europe, l'étude des Celtes fut balbutiante pour ne pas dire inexistante. On peina à identifier objets et sites de l'Âge du Fer, on ne comprenait pas réellement les subtilités et divisions culturelles. Les fouilles offraient la possibilité de mettre au jour des tombes et des mobiliers, mais leur interprétation demeurait difficile. Le voile se leva par touches, comme lorsque l'on découvrit en France en 1852 le nom de Vercingétorix dans le trésor monétaire de Pionsat, le rendant ainsi réel, ou la statue de Mondragon (Avignon), mise au jour en 1834, qui fut identifiée comme gauloise et non comme romaine. Le monde savant était dynamique, il s'organisait. Et le regard s'aiguïsa : les armes en fer découvertes à Alésia (Alise-Sainte-Reine, Côte-d'Or) n'étaient pas romaines comme on l'avait pensé au début, mais bien celtiques, et de très bonne facture ! L'image donnée par les textes antiques commença à se fissurer face au réel fourni par l'archéologie. En France, en 1858, la mise en place de la Commission topographique de la Gaule fut un jalon important dans l'organisation des recherches. En Europe, la création en 1865 du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique qui se tint jusqu'en 1912 dans différentes villes européennes joua un rôle majeur dans le développement des travaux et la diffusion des résultats au sein du monde archéologique. Pour l'Âge du Fer, les années 1870 furent déterminantes. En 1871, Gabriel de Mortillet et Édouard Desor, présents à

Bologne pour le Congrès, invitèrent à une identification archéologique des Celtes et l'on peut dater de ce moment un champ de recherches dédié à cette réalité, une forme d'archéologie celtique. En 1874, le Suédois Hans Hildebrand proposa une subdivision de l'Âge du Fer européen en deux périodes distinctes, reposant globalement sur deux sites éponymes : Hallstatt en Autriche – période hallstattienne du premier Âge du Fer – et La Tène (Suisse, Neuchâtel) – période laténienne du second Âge du Fer, le passage de l'une à l'autre se faisant au v^e siècle avant notre ère. Dans le cadre de cette réflexion, les fouilles se multiplièrent, portant essentiellement sur les nécropoles à partir des années 1850 (dont environ 1 000 tombes à Hallstatt de 1846 à 1863) puis sur les *oppida* ou sur des lieux moins clairement identifiés comme ce fut le cas à La Tène à compter de 1857. Ce fut de ce moment, durant le dernier quart du xix^e siècle, qu'un engouement populaire se manifesta pour les Celtes, une forme de celtomania. Les peintres et les sculpteurs en firent un sujet de prédilection, montrant des Celtes (ou Gaulois) dans des postures romantiques ou au combat, souvent équipés d'armes de l'Âge du Bronze datant du II^e millénaire avant notre ère. Le succès fut immense et de très longue durée puisque ce sont, aujourd'hui encore, ces figurations anachroniques qui sont mobilisées dès qu'il est question des Celtes, prolongeant d'autant, visuellement, erreurs et confusions.

C'est également dans ces années, au moment où les domaines disciplinaires se constituaient, que furent débattues et formalisées des notions clés en anthropologie. Les sociétés, envisagées au prisme du progrès, furent classées et hiérarchisées. En 1877, Lewis Henry Morgan, dans *Ancien Society*, en formalisa en effet la classification : sauvages, barbares, civilisés étaient envisagés comme autant de « stades » dans une évolution linéaire de l'humanité, telle une grande route qui chemine tout droit vers une direction mystérieuse. Ces appellations connurent un succès durable qui pesa longtemps sur les Celtes comme sur toutes les sociétés anciennes, en particulier celles qui n'avaient pas (ou peu) laissé de traces écrites.

Les premières synthèses sur les Celtes nourries par l'archéologie virent le jour dans ce contexte, entre la fin du xix^e siècle et le début du xx^e, pour certaines restées fameuses comme celle de Joseph Déchelette, la première du genre, parue en plusieurs tomes entre 1908 et 1914 : *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* ; ou en 1932, l'innovante et ambitieuse somme posthume que constituèrent les deux tomes d'Henri Hubert, *Les Celtes*, dans l'iconique collection « L'Évolution de l'humanité », qui allait bien plus loin que les histoires nationales, mêmes brillantes. La disparition de ces deux figures porta un coup aux études celtiques dans les années 1920, au moins dans l'ouest de l'Europe.

La soif d'identité nationale puisant ses origines loin des conquérants méditerranéens eut d'autres échos au cours du xx^e siècle. L'archéologie et ses développements sur l'Âge du Fer, sur les Celtes et sur des populations très anciennes supposées être leurs ancêtres, furent en particulier instrumentalisés par le régime nazi. La

civilisation devait être ancienne, pure et descendante de populations d'Europe du Nord. Le nazisme mobilisa des méthodes d'enquêtes archéologiques très novatrices et performantes au service de cette redoutable idéologie au sein de laquelle les Celtes et ceux qui les avaient précédés trouvèrent toute leur place. Les lendemains de la Seconde Guerre mondiale furent décisifs pour repenser, à l'échelle européenne, cette première histoire, les abus et l'instrumentalisation qui en avaient été faits. La reprise des recherches archéologiques, l'organisation du monde académique, puis le développement de l'archéologie dite préventive furent autant de moyens pour enrichir la connaissance sur les Celtes. Une découverte comme celle de Vix (Côte-d'Or) en 1953 constitua un rendez-vous marquant, et celle de Hochdorf (Allemagne) en 1978 l'occasion de développer des méthodes de fouilles et d'études innovantes. Dans les années 1990 en particulier, les recherches furent très dynamiques, avec une intensification des fouilles à partir des années 2000 et le développement de l'archéologie préventive qui accompagne les travaux contemporains d'aménagement des territoires. Les dernières décennies ont vu la promotion de chantiers comprenant des emprises au sol plus vastes, une attention portée à des témoignages modestes et aux structures complexes des habitats ruraux, ou encore à l'environnement (bioarchéologie), une relecture de données anciennes (le site de La Tène par exemple) grâce des méthodes et des technologies toujours plus performantes, un développement intéressant des études paléogénétiques, des débats et des problématiques repensés. Non seulement les données sont toujours plus nombreuses, mais les moyens pour les exploiter ne cessent de s'améliorer même si, de manière inhérente à l'archéologie, la connaissance reste parsemée de lacunes, de trous ou de trop-pleins selon les sujets. Parmi les quelques découvertes récentes marquantes on peut citer les habitats de Corent (Puy-de-Dôme) ou de Paule (Côtes-d'Armor), les sanctuaires du Mormont (Suisse, Vaud) ou du Cailar (Gard), la tombe de Lavau en 2015 (Aube), la reprise des fouilles sur le site de La Tène, Gondole (Puy-de-Dôme), Tintignac (Corrèze), Monte Bibele (Italie), Chichester, Melsonby, Pocklington (Angleterre), Sopron (Hongrie), Sboryanovo (Bulgarie), Čistěves (Tchéquie), etc.

Au vu de la recherche, il y avait donc quelques raisons objectives de proposer une histoire des Celtes alors que le III^e millénaire achève son premier quart de siècle. Plus encore, c'était une nécessité à l'heure d'une fragilisation de la Protohistoire et du retour d'une certaine vision conformiste de l'histoire. Mais écrire une synthèse, c'est choisir et renoncer. Le parti a été pris ici de ne pas envisager le terme « Celte » dans un sens restrictif. Le nom fut donné par les Grecs, comme « Gaulois » par les Romains, pour désigner des peuples « étrangers » mais qui ne s'appelaient pas ainsi dans leur propre langue. Passés à la postérité, popularisés, ces noms sont des inventions antiques, mais qui concernent des peuples qui ont partagé une culture qui se traduit matériellement dans une très large partie de l'Europe. Dans

cette perspective, la notion de Celtes est appréhendée dans cet ouvrage de manière englobante, selon une acception très large, extensive dans le temps et dans l'espace. L'ambition est de proposer une histoire des sociétés qui ont partagé des valeurs, des croyances, des modes de vie, des choix artisanaux et artistiques, des langues et des rituels. Une histoire de ce qui rassemble les hommes autant, ou plus, que ce qui les divise. En un mot, ce qui fait une civilisation au-delà de la diversité des peuples ou de certaines traditions locales. Ce livre repose sur la conviction profonde que l'histoire s'écrit avec toutes les sources, sans partir du présupposé d'une supériorité informative des sources écrites sur les données matérielles mises au jour par l'archéologie, et donc sans minorer les possibilités de cette dernière. Chacune d'elles livre des données différentes et complémentaires, que la démarche critique de l'historien permet de mobiliser.

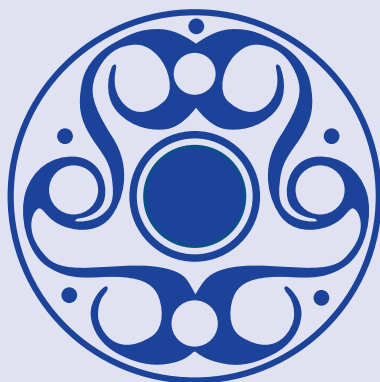
Le projet a été conçu, dès ses prémices, au pluriel. Un tel livre ne pouvait être écrit que sous la forme d'un collectif réunissant des spécialistes de l'Europe entière, en associant des chercheuses et des chercheurs de générations différentes travaillant sur des sujets variés. Ce collectif s'est ainsi trouvé confronté à la réalité de la recherche – dont il est un reflet – sur les Celtes en Europe aujourd'hui : hétérogène, diverse, porteuse de visions ou d'approches différentes. Il fallait écouter chacune et chacun, et bannir toute doxa. Chaque autrice et auteur avait une parole qui prenait sens dans un tout. Loin de vouloir diluer ou affadir leur pensée, il a été décidé de laisser s'exprimer cette fructueuse diversité dès lors que la cohérence d'ensemble était préservée car le dialogue est source de richesse intellectuelle. De ces confrontations, discussions et débats, est né un livre qui s'affirme comme un vrai travail d'équipe, non une juxtaposition de mises à plat isolées, et qui se pose comme un manifeste : une histoire de la civilisation celtique en Europe peut être écrite. L'ambition est bien, au-delà de tous les écueils, de proposer une histoire qui ne s'enferme pas dans des frontières inexistantes (et encore moins celle d'un gallo-centrisme), telle que la recherche peut aujourd'hui l'envisager à l'échelle européenne. Pour autant, la pratique archéologique se fait, elle, selon le cadre administratif et législatif dans les frontières des pays, ce qui n'est pas le moindre des obstacles à l'écriture d'une histoire des Celtes. Outre les impératifs du terrain (la fouille), l'accès aux documents archéologiques est en effet régi selon des normes différentes de celles des sources écrites dans les archives. Ces dernières, n'importe où en Europe, sont accessibles ou bien à personne (car non déclassées), ou bien à tous. En archéologie, même les fonds anciens sont soumis à des procédures d'accès restrictives et individualisées, au sein de législations nationales, qui ont des conséquences majeures sur le type d'études envisageables. Enfin, le rapport au passé et les attentes des sociétés sont variables au sein du continent, et parfois au sein même des pays actuels. Dans ces conditions, conduire une synthèse sur la civilisation européenne est une gageure.

INTRODUCTION

Relever ce défi d'un ouvrage collectif nécessite de s'accorder sur un plan, de débattre d'éventuelles différences de points de vue, de dégager une unité qui ait du sens, de trouver un consensus sur des illustrations ou des annexes. Il est divisé en quatre parties : la première, assez courte, pose un cadre temporel et spatial autour du nom de Celte et des mots qui invitent à réfléchir sur la langue ; la deuxième rassemble des thématiques communes à la civilisation celtique ; la troisième partie suit l'histoire des Celtes en quatre phases chronologiques pour le continent, aucune des différentes régions n'étant envisagée comme une « périphérie » d'une autre ; l'archipel de Grande-Bretagne et d'Irlande fait l'objet d'un développement spécifique car les chronologies ou les sources y sont, pour certains aspects, parfois particulières.

PREMIÈRE PARTIE

DE QUOI LES CELTES SONT-ILS LE NOM ?



La chance et l'infortune des Celtes sont d'avoir un nom. Un nom inventé et donné par d'autres qu'eux-mêmes, leur conférant ainsi une identité et les installant (voire les enfermant) dans un cadre qu'ils n'ont pas eux-mêmes défini. Avant même de s'intéresser à leur histoire telle qu'elle peut être écrite aujourd'hui par des spécialistes de l'Europe celtique, c'est bien sur ces limites qu'il faut d'abord se pencher : celles de l'historien qui pose des repères spatiaux et temporels, dont on ne saurait faire ici l'économie ; celles qui livrent un nom, lui-même discuté et aux contours fluctuants ; celles des langues que l'on peut identifier pour ces populations, qui se révèlent être les plus anciennes que l'on connaisse puisque les populations les ayant précédées en Europe n'ont pas opté pour l'écrit avant que ces terres, ces mers et ces îles ne soient celtiques.

CHAPITRE PREMIER

Le temps et l'espace

Dans une synthèse historique, deux questions majeures se posent concernant le cadre à retenir : celles du temps et de l'espace. Dès lors que ces deux termes sont mentionnés, il semble naturel d'évoquer un historien qui mobilisa précisément ces notions, Fernand Braudel. Spécialiste de la période moderne et de la Méditerranée, il ne s'intéressa nullement aux Celtes de manière spécifique ou aux époques qui les concernent. Pourtant, sa manière de penser la longue durée, consubstantielle aux travaux des préhistoriens et des protohistoriens, peut-être mobilisée. Dans ses travaux, il distinguait ainsi trois temporalités : le temps long de la carte, des éléments géographiques (relief, climat, routes naturelles, etc.) structurant les sociétés humaines dont l'évolution s'étend sur des siècles voire des millénaires ; le temps moyen de l'économie, des conjonctures, de la démographie et des destins collectifs ; le temps court de l'événement, du politique ou du portrait. Lorsque s'ouvre le I^{er} millénaire avant notre ère, la carte de l'Europe s'est stabilisée au terme de mutations parfois très profondes qui ont affecté les milieux, les espaces, les traits de côte en Méditerranée et plus encore au nord et au nord-ouest du continent. Les derniers moments de rupture majeure sont datables vers – 7000/ – 6500, quand la Manche et la mer du Nord s'imposent, que la Baltique se précise après des millénaires de réchauffement qui ont redessiné les paysages, isolé des îles, modifié les milieux. C'est sur ces terres et sur ces mers que se déroulent les migrations du Néolithique, puis celles de l'Âge du Bronze, que le monde agricole se développe, que les métallurgies complexes du II^e millénaire s'épanouissent. Le monde celtique ne surgit pas du néant. Il n'est cet espace de marge, lointain et brumeux, que pour les Grecs ou les Romains, dont le regard est centré sur la Méditerranée et sur l'horizon qui leur est familier. L'archéologie des sociétés vivant à des milliers de kilomètres raconte une tout autre histoire. Elle tisse des liens entre les lieux et les hommes sur le temps long et le temps moyen dans cette immensité que constitue l'Europe, bien avant que les auteurs antiques n'évoquent des Celtes. Ces derniers, comme d'autres avant eux, eurent quelques difficultés à se frayer un chemin dans le temps (on les confondit avec d'autres) et dans l'espace (dans quelles limites devaient-ils

être envisagés ?). Les évolutions récentes de l'archéologie offrent la possibilité de faire des mises au net dans une mosaïque parsemée de zones floues : la manière de fouiller, qui ne se restreint pas à des secteurs réduits mais ouvre au contraire des fenêtres spatiales larges, les méthodes de datation, le développement des méthodes de bioarchéologie associées à une sensibilité accrue aux questions environnementales ont été déterminantes. Les paysans qui se sont succédé dans les paysages deviennent visibles, leurs habitats comme leurs techniques agricoles plus tangibles, leur gestion économique du quotidien ou leurs menus plus concrets. Leur armement peut être décrypté et leurs façons de combattre mieux appréhendées. Les études en laboratoire offrent l'opportunité d'entrer dans la matière et de la faire parler, d'en déduire des caractéristiques, des gestes, des choix humains. Non seulement l'image se précise pour chaque époque, mais l'archéologie en livre une profondeur temporelle, une superposition et une accumulation des informations. Pour le I^{er} millénaire avant notre ère, les trois temporalités de l'historien prennent alors tout leur sens, même si l'instantanéité de l'événement demeure sans doute le plus difficile à saisir et à restituer. Les Celtes ne sont pas un livret de quelques feuillets mais un gros volume dans une gigantesque encyclopédie historique de l'humanité. Fernand Braudel refusait que l'histoire soit enfermée, limitée à l'instant. Il avait compris que les relations fines qui lient les époques entre elles créent des paysages qui sont autant de palimpsestes d'un type bien particulier. Le modèle est pour le moins inspirant pour aborder les Celtes et il invite à remonter et à ouvrir le temps.

LE TEMPS DES CELTES LIBÉRÉ DES TEXTES ANTIQUES

Quelles bornes chronologiques faut-il donner à une histoire des Celtes ? Plusieurs scénarios sont possibles. Dans la majorité des ouvrages sur la question, le temps des Celtes a longtemps été celui que les textes en donnent, débutant au mieux au VI^e siècle avant notre ère et se perdant dans une fin assez mal définie, dès lors que la Gaule puis le sud de l'Angleterre passent sous domination romaine, comme si l'histoire s'arrêtait (ou commençait) avec cette dernière. Dans l'ouest de l'Europe (et tout spécialement en France), une sorte de gallocentrisme rejeta les terres non romanisées dans des périphéries aux visages variés. Les études celtiques peinent encore à se dégager de ce cadre et de cette façon intellectuellement obsolète (ou absurde) d'envisager l'histoire de ces sociétés. Nulle part les « gens » n'ont disparu. Ils ont poursuivi leur chemin, parfois nouveau, parfois en intégrant des héritages de ce qu'il faut bien appeler la civilisation celtique, héritages qui se sont eux-mêmes transformés au fil du temps de moyenne durée et de courte durée, celui des événements.

Alors, quand faut-il commencer l'histoire des Celtes ? La relecture du paragraphe intitulé « L'idole des origines » de Marc Bloch, dans l'*Apologie pour l'histoire*, inviterait presque à répondre : « Qu'importe ! » ou « N'est-ce pas là une fausse question ? » Dans notre quête d'un début, n'est-on pas, une fois encore, en train de mobiliser une énergie dangereuse, de nourrir une « obsession » à rechercher des « origines [qui] sont un commencement qui explique. Pis encore : qui suffit à expliquer » ? Les études sur les périodes anciennes sont redoutablement soumises à ce danger. L'histoire des Celtes se dessine progressivement, par petites touches. Elle juxtapose des données qu'il faut croiser et qui deviennent à un moment le moyen de dessiner une image cohérente, de proposer un récit qui fait sens. Durant un moment, la photographie livre une image nette, mais sans que cette dernière soit figée car l'histoire est, par essence, en perpétuels recommencements et continuités. Si, dans une pratique ordinaire, on aspire à un début, à un milieu, à une fin, quand faudrait-il clore l'histoire des Celtes ? La réponse est plus difficile encore que celle des commencements. Et elle est, au fond, particulièrement intéressante par sa singularité : il y a *des* fins de la civilisation celtique, pour certaines aux bords assez nets (en Italie du Nord par exemple), pour d'autres un peu moins clairs (en Gaule pour l'essentiel, dans les Alpes), voire une fin qui n'en est pas vraiment une (en Bohême, dans une partie des îles Britanniques, etc.). La fin des Celtes a des airs de dégradé, de sfumato qui déborde d'un cadre rigide, ce qui ne semble pas si extraordinaire. C'est l'histoire, elle est en mouvement. Ce qui faisait la civilisation celtique est stoppé avec brutalité là où les Romains imposent une domination suffisamment marquée et violente pour conduire à des mutations profondes des sociétés sur la longue durée. Dans les régions où la conquête armée n'arrête pas l'histoire des Celtes, c'est un autre récit qui s'écrit, pas plus immobile et pas nécessairement plus héritier d'une identité celtique immaculée durant des siècles. Au milieu, se dessine le centre de gravité de cette histoire.

La question du choix du cadrage chronologique rejoint la façon de mobiliser les sources et d'aborder le sujet. En d'autres termes, faut-il d'abord se focaliser sur les sources écrites et leur accorder une primauté qui guide l'histoire de ces périodes et ne considérer l'archéologie que dans un second temps, voire comme une annexe ? Faut-il au contraire – et c'est bien la conviction ici des auteurs – utiliser toutes les sources, sans hiérarchie, en les soumettant à une analyse critique sur ce qu'elles disent, détournent, transforment, taisent, amplifient, etc. ?

À bien y regarder, l'Âge du Fer européen est une bien étrange période. Les textes grecs et romains nomment pour la première fois les peuples de l'Europe, ce qui constitue une vraie nouveauté. Ce sont eux qui ont fait naître les Celtes en leur attribuant une identité par un nom, et c'est la première fois que des textes, datables dans un calendrier ordinaire, mentionnent des populations contemporaines. Ce fut leur chance et leur première infortune, car on veut le plus souvent croire à une

vérité du texte qui n'existe pas. Celui-ci est signé d'un auteur qui raconte toujours l'histoire à sa façon. C'est un atout que l'on oserait presque qualifier d'« encombrant », sauf à prendre en considération certains écueils et peut-être à repenser aujourd'hui leur usage et les cadres qu'ils fournissent. En d'autres termes, plutôt que de se plier systématiquement (et littéralement) aux mots des auteurs grecs et romains, on doit pouvoir les utiliser sans en être prisonniers et sans y voir le Graal. Les sources textuelles antiques écrasent le temps, figent une image des peuples ou des régions qui semble parfois relever d'un mythe hérité ou entretenu, considèrent ces sociétés au prisme des leurs. Elles sont rédigées par des auteurs qui connaissent mal ou pas du tout ces habitants situés aux confins de leur monde, ou qui veulent parfois le faire croire, en adapter (et déformer) l'image. Il ne faut en effet pas oublier que le regard est celui de sociétés différentes, qui ne comprennent pas toujours ces « étrangers », littéralement des « barbares » pour des Grecs. En un mot, celui de l'altérité. On ajoutera que ces écrits ne couvrent pas l'Europe et qu'ils ne sont pas réellement destinés à dresser un portrait « objectif » et encore moins scientifique de ces Celtes. Ils ne sont pas le récit de la civilisation celtique mais des mentions éparses à certaines dates et dans des contextes spécifiques. Ils concernent une réalité qui s'échelonne sur plusieurs siècles, rassemblant des évolutions, conférant parfois aux Celtes un caractère atemporel, les figeant ainsi dans un moment inexistant. Plus encore, ces derniers sont évalués et jugés par des auteurs qui s'estimaient supérieurs, et qui furent parfois effectivement des conquérants vainqueurs, comme ce fut le cas de César. Ces textes antiques, dans leur construction rhétorique, ne sont au fond guère différents de ceux qui seront écrits par les Européens allant à la conquête du monde, dominant des populations locales qu'ils jugeront à l'aune de leurs valeurs, convaincus de les « civiliser ». Bien sûr, comparaison n'est pas raison, et il convient de garder à l'esprit toutes les réserves nécessaires à ce type de rapprochement. Mais les Celtes présentaient plus d'analogies avec leurs contemporains méditerranéens que leurs « descendants » des ^{xvii}^e ou ^{xviii}^e siècles avec les habitants du « Nouveau Monde », et le continent européen était le théâtre de contacts entre les peuples depuis des siècles, bien avant la conquête romaine. Toutefois, on retiendra un point commun majeur : les textes antiques donnent à lire, au mieux, une méconnaissance ou une connaissance partielle, et plus largement une incompréhension assortie d'un même sentiment de supériorité.

Ce sont les leçons du sol qu'il faut d'abord écouter, puis voir de quelle manière les sources écrites les percutent ou les interrogent. Dans cet ordre et non l'inverse, ce qui semble presque paradoxal par rapport aux usages traditionnels en vigueur. Pourtant, c'est en se libérant d'une certaine suprématie du texte que les Celtes gagnent une place actualisée dans l'histoire de l'Europe. Une histoire moins écrasée et moins déformée que celle que les sources littéraires accordent à ces « barbares ». Les données archéologiques accumulées depuis des décennies invitent à une autre



Statue de Vercingétorix d'Auguste Bartholdi (France), 1902

Créée pour être placée au sommet de l'*oppidum* de Gergovie afin de fêter la victoire de – 52 sur les armées romaines, la statue fut finalement installée place de Jaude à Clermont-Ferrand en 1903. Vercingétorix y est représenté triomphant, épée vers le ciel, son cheval foulant un Romain mort. Sur le socle du monument, quatre inscriptions : côté ouest, « À Vercingétorix » ; côté est, « Au héros de Gergovie » ; côté sud, « J'ai pris les armes pour la liberté de tous » ; côté nord, « Élevé par souscription publique, inauguré le 11 octobre 1903, M. Renon étant maire ». L'ensemble de l'équipement (cuirasse, casque, épée) est datable de l'Âge du Bronze. Photo © Anne Lehoërf/Thomas Poncet.

approche, y compris chronologique. Elles inscrivent les populations de l'Eurasie dans la durée et soulignent des ruptures et des continuités, qui rendent compte de la complexité de ces sociétés. Elles affirment que les échanges sont une réalité déjà ancienne quand s'ouvre le temps d'un Âge du Fer marqué par des transformations techniques liées au nouveau matériau en usage. L'archéologie démontre que les circulations de biens, de minerais, de techniques, de personnes sont une réalité en Europe au II^e millénaire avant notre ère, avec des trafics sur des milliers de kilomètres. Le cadre chronologique d'une histoire des Celtes débute, au minimum, avec l'Âge du Fer, soit au IX^e ou au VIII^e siècle avant notre ère.

JEUX D'ÉCHELLE : L'EUROPE SINON RIEN

Rendons hommage à l'historien Jacques Revel qui plaça les *Jeux d'échelles* au cœur de l'analyse historique dans un ouvrage paru en 1996. La question du temps ne peut pas être dissociée de celle de l'espace. Dans le cas des Celtes, les deux fluctuent, se jouent de l'un et de l'autre. Une civilisation ne s'enferme pas dans une chronologie et un espace. Ce qui la définit, c'est ce qu'elle choisit comme valeurs, pratiques, socle commun. Le cadre des pays actuels est inepte pour comprendre les sociétés d'un lointain passé qui n'a que faire des frontières politiques et administratives contemporaines. Il fut un temps où les développements de l'archéologie en France conduisirent à concevoir des « Antiquités nationales ». On en fit même une chaire au Collège de France en 1905, brillamment occupée par Camille Jullian qui, malgré quelques échappées dans les temps très anciens de la Préhistoire, consacra surtout ses travaux érudits aux Classiques. Il eut alors le génie de concevoir des « Gallo-Romains », des Gaulois heureux d'avoir été civilisés au moment où l'Europe colonisait le monde au nom « du bien » et légitimait ces dominations permettant ainsi de promouvoir les vertus de la « civilisation ». C'était il y a plus d'un siècle, au temps d'une pensée archéologique révolue et intellectuellement dépassée, sous cette forme au moins.

On pourrait imaginer que cette évidence s'impose naturellement pour l'Âge du Fer et le temps des Celtes. Pourtant, il faut souligner un attachement français aux Gaulois, envisagés dans un cadre national. La force de César a été de servir de point d'entrée dans cette histoire, même si l'on répète à l'envi qu'il s'agit de la parole du vainqueur qui se glorifie lui-même. Il décrivait de surcroît une Gaule que l'on voulut voir (et croire) au XIX^e siècle comme une France possible, ceinte de frontières « naturelles » décrites (et inventées) par César. Au sein de tout l'espace européen, c'était une entité spatiale qui pouvait presque se superposer avec un cadre contemporain. L'occasion était belle d'en faire un usage politique légitimé par l'histoire. Il ne faut évidemment pas arrêter de lire la *Guerre des Gaules*, mais il

faut avoir conscience, comme le soulignait Laurent Olivier dans *Le Pays des Celtes*, que ce sont ces écrits (de César et tous les autres) qui induisirent en erreur les toutes premières études de la période. Le cadre de la France actuelle et des Gaulois a nourri, et continue de nourrir, un récit national contemporain (voire nationaliste) qui n'est pas celui de l'histoire. Les Gaulois sont une invention. La Gaule n'est qu'une partie de l'histoire des Celtes. Et elle est encore moins le centre d'un monde celtique qui serait bordé de périphéries, un peu à l'image de la Méditerranée qui aurait des barbares à ses portes. Ce n'est pas la bonne échelle spatiale et aucun des pays actuels n'a de sens pour penser la réalité d'il y a deux mille cinq cents ans ou trois mille ans. Les vestiges archéologiques, même lacunaires et muets sur certains sujets, mettent en lumière deux réalités spatiales, deux échelles. La première est celle d'identités régionales ou locales dont la cartographie complexe évolue au cours du temps. Ainsi, les tombes à char du premier Âge du Fer ne sont pas situées tout à fait dans les mêmes secteurs que celles du second Âge du Fer, et les rituels ne sont pas non plus les mêmes. Les productions céramiques sont le plus souvent très régionalisées, les formes des habitations également. La pointe de la Bretagne n'est pas le Jura, l'Alsace ou le Languedoc, pas plus que la plaine padane ne se confond avec le nord de l'Allemagne ou de l'Irlande. L'archéologie fait ressortir de manière notable ces distinctions spatiales à un niveau d'analyse que l'on pourra associer au quotidien de ces sociétés. Il est parfois difficile de mettre en récit ces traces livrées par le sol, muettes et immobiles jusqu'à ce que les archéologues les mettent au jour et les fassent parler. Ces dernières années, la multiplication exponentielle des découvertes a permis une analyse plus fine et de distinguer des entités variables dans leurs formes et dimensions. La seconde échelle n'est pas plus nationale que la première. Au contraire, elle dépasse cet horizon et transcende les frontières politiques actuelles, et même la géographie des mers : l'Europe.

Le continent européen est une vaste terre d'au minimum 4,5 millions de kilomètres carrés (sans l'actuelle Russie). La limite occidentale s'impose géographiquement avec son ouverture vers l'immensité de l'océan Atlantique. Mais la mer n'est pas un espace infranchissable, bien au contraire. L'Europe inscrit son histoire sur les eaux autant qu'à terre depuis des millénaires. Le bateau a été inventé avant la roue et l'agriculture. Les frontières septentrionales, orientales ou méditerranéennes sont plus complexes et fluctuantes, marquées par l'histoire des hommes dans des temporalités de moyenne durée. Au I^{er} millénaire avant notre ère, les auteurs antiques mettent des mots sur des populations qui vivent dans des terres où ils s'implantent ponctuellement puis colonisent massivement à la fin du I^{er} siècle avant et après notre ère. C'est un point de départ d'une histoire particulière vue depuis la Méditerranée, mais pas celle de l'Europe ou de la civilisation celtique.

L'archéologie atteste que des produits et des individus circulent dans ces espaces depuis au moins le Néolithique, avec une intensification forte depuis l'Âge du Bronze





celtique cités dans le texte

et les développements des métallurgies complexes. L'Âge du Fer ne voit pas apparaître les échanges et l'Europe ne devient pas soudainement un espace connecté grâce au monde méditerranéen. Il l'était auparavant. La jadéite des Alpes était exportée en Grande-Bretagne comme en Bretagne au cours du Néolithique. L'étain des îles Britanniques était déjà recherché au II^e millénaire et la Scandinavie n'était nullement une terre isolée au bout du monde, pas plus que les Carpates. En revanche, les dynamiques évoluent entre les différentes régions et la Méditerranée joue désormais un rôle inédit dans sa forme et son intensité. Certaines régions continentales (celles qui émergent des textes) renforcent leurs liens avec le monde grec (en particulier de Grande Grèce) et étrusque, et d'autres moins ou pas du tout. L'archéologie montre également que certaines similarités existent entre des régions très éloignées, parfois dans des dynamiques qui se redessinent, tant au début de l'Âge du Fer vers le VIII^e siècle qu'au fil du temps, avec des moments clés à l'aube du V^e siècle par exemple, au cours du III^e siècle et au moment de la conquête de certains territoires. Si l'on s'en tient aux textes, tout cela est invisible ou déformé. En revanche, si l'on s'attache à ce qui se ressemble et qui rassemble les sociétés de l'Âge du Fer, *a fortiori* à compter du V^e siècle, c'est bien à l'échelle de l'Europe qu'il faut cadrer la seconde échelle d'analyse. Au-delà des spécificités régionales tant culturelles, économiques que religieuses, il existe des traits fondamentaux (un « quelque chose ») qui rapprochent ces populations de la Bohême à l'Irlande, de la Scandinavie à la Galice ou à l'embouchure du Pô. L'archéologie ne dit pas tout. Elle tait même beaucoup, mais elle oblige (au sens le plus noble) à mettre le doigt sur une réalité matérielle que l'on ne peut pas ignorer (sauf à rester aveugle). C'est le travail des archéologues depuis des décennies : donner sens à ces vestiges qui présentent le même visage à des milliers de kilomètres de distance, comprendre des choix, des pratiques, des valeurs communes dont la trace ultime se trouve dans le sol. Si la « civilisation » désigne un socle commun avec des traits caractéristiques et identifiables dans la durée, alors il n'est pas incongru de penser qu'il a existé une civilisation celtique à l'échelle européenne. C'est dans cet horizon que leur histoire s'écrit.